

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- ☐ Coloured covers/
Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/
Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- ☒ Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- ☒ Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire
qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails
de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du
point de vue bibliographique, qui peuvent modifier
une image reproduite, ou qui peuvent exiger une
modification dans la méthode normale de filmage
sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages/
Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/
Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/
Pages détachées
- ☒ Showthrough/
Transparence
- ☐ Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/
Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

La pagination est comme suit : [161] - 192 p.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
☐	☐	☒	☐	☐	☐
12X	16X	20X	24X	28X	32X



LES ANNALES TÉRÉSIENNES

Séminaire de Ste-Thérèse

FEVRIER 1883.

Chronique.

Le mardi gras au collège. — Une agape. — Loteries. — Lanterne magique. — Expériences chimiques. — Une explication au lecteur.

Le mardi gras au collège a pris, cette année, des allures toutes nouvelles. Dans l'après-midi, il y eut congé, congé assez froid, Dieu merci, comme nous en avons eu, du reste, depuis le commencement de l'hiver ; il se passa en promenades et dans les cours ; ce n'est pas ce qui est nouveau, mais voici : la dernière partie de l'après-midi fut employée à préparer un petit goûter pour les trois différentes divisions des élèves : " le régal fut petit et sans beaucoup d'appâts, les galants pour toute be-

sogne avaient " biscuits, noix, noisettes, pommes, bonbons, etc. Des tables étaient dressées dans les salles de récréation ; tous ces mets y étaient étalés avec art et de manière à frapper les regards. S'il n'y avait pas de quoi satisfaire les appétits les plus voraces, il y avait au moins assez pour flatter les palais délicats et les amis des friandises. Le vin coulait en abondance, il était servi dans des coupes de grandeur démesurée : pourquoi d'ailleurs être si économe ? la rivière aux Chiens en pouvait fournir des centaines de gallons à la minute.

Chez les Benjamins, naturellement plus friands et peut-être un peu gloutons à la manière du renard de La Fontaine, on put leur appliquer ces paroles de la fable : " les drôles eurent lapé le tout en un moment." C'était une vraie jouissance pour le simple spectateur de voir autant d'appétit et d'entrain à une table de festin ; évidemment la dyspepsie avec ses traits allongés, sa figure pâle et rêveuse n'a pas encore fait son apparition chez ces jeunes gens ; ils promettent à la société des santés robustes pour plus tard. D'ailleurs à cet âge on y va franchement, tout simplement ; les faux airs ne peuvent avoir accès ; on aime les allures libres, le laisser aller ; les enfants se montrent tels qu'ils sont, sans contrainte ni déguisement ; leurs cœurs innocents et purs n'ont pas encore eu besoin d'user de dissimulation. Puissent-ils rester longtemps dans cette disposition heureuse !

Chez les aînés, au contraire, les choses se font au grand sérieux ; ils ont appris eux, par l'expérience de la vie et par l'âge, à être plus réservés, plus modérés dans leurs désirs et leurs actions ; ils connaissent les règles de l'étiquette, plusieurs ont peut-être même déjà assisté à des dîners officiels ou officieux, et on aime toujours à imiter la grande société ; et puis la compagnie des grands hommes, poètes et orateurs, qu'ils ont fréquentés dans leurs classes de Belles-lettres et de Rhétorique ; l'étude de la philosophie et des sciences les ont rendus vraiment sages ; aussi font-ils les choses avec nombre, poids et mesure. Ce soir là on commença par élire un président : l'honneur et le fardeau retombèrent sur *Anthos*.

Une soixantaine de convives sont rangés autour de la table circulaire, ils ont bon pied, bon œil, bon appétit et surtout bon gosier, tous bien disposés à passer un joyeux quart-d'heure. Après quelques mots du président, il fut convenu que celui qui serait prié pour chanter ou adresser un mot aux convives, devrait s'exécuter sur le champ ; aussi aucun ne se fit tirer l'oreille. Le feu fut ouvert par un chantre de première force ; après quelques bons mots qui mirent les assistants sur farine, M. P. entonna une chanson des plus intéressantes ; il y déploya une force, une ampleur de voix, une justesse de tons, en même temps, une douceur, une harmonie qui eût fait pâlir Albani, le rossignol du Canada. M. L. C. riposta par une complainte des mieux appropriée à son talent. Deux heures durant, tout en faisant honneur au goûter, les convives ne cessèrent de faire résonner la salle de l'Université Mathieu de chants graves et patriotiques, de chansons comiques, le tout assaisonné de bons mots, de gais propos, et j'allais oublier de charmants morceaux de violon dont notre artiste voulut bien nous régaler. La séance fut close par le refrain : " bon soir, mes amis, bon soir."

*
* *

Autrefois, quand nous avions à notre disposition nos vastes salles de récréation, le mardi gras était chaumé d'une manière toute différente. Plus d'une fois, à ma connaissance, nous avons eu l'avantage d'assister à la répétition de quelques drames : c'était lorsque la tempête annoncée par une voix prophétique avait fait manquer la séance dramatique et musicale du deux janvier.

Souvent, bien souvent, c'était le jour fixé pour la loterie traditionnelle. Qui ne se rappelle les préparatifs de ce bazar écolier ? Les objets les plus attrayants étaient exposés au milieu de la salle de récréation, des cadres suspendus au mur, plusieurs tables regorgeant d'articles de tout genre : livres, livrets, *quelques catalogues*, boîtes, cocos, chapelets, *quelques images*, maisons chinoises en carton, objets de fantaisie, instruments de musique, violons, flûtes, *sifflets*, trompes, etc., etc. ; il y

en avait pour tous les goûts. Une cloche bien connue des élèves qui habitent le château Morris, y jouait un grand rôle : c'est elle qui annonçait le commencement de la séance, elle rappelait à l'ordre au moins tous les cinq minutes. Les numéros, comme dirait Boileau :

Sur le papier tracés,
Sont au fond d'un bonnet par billets entassés.

Après que chacun avait tiré les siens, tous attendaient avec anxiété ce que le sort leur réservait ; c'était une suite de surprises qui se prolongeaient, au bruit des applaudissements et des rires, deux et trois heures durant.

Les uns avaient fait fortune : pour la somme de quelques centins ils avaient gagné un magnifique volume, ou un objet de prix ; d'autres, moins favorisés, n'avaient recueilli que des articles de moindre importance ; mais tous étaient contents, ayant passé une joyeuse après-dîner.

* *
*

D'autres fois le mardi gras prenait des allures plus fantastiques : la scène se passait dans la soirée ; elle était ouverte par l'obscurité la plus complète. Après quelques ris, le silence le plus parfait régnait dans la salle, tous étaient comme dans l'attente d'un grand événement. Tout à coup une lumière éclatante resplendit sur un écran tendu à l'extrémité de l'appartement, alors se déroule sous nos yeux le panorama le plus varié, les paysages les plus gracieux, les scènes les plus amusantes : c'est une prairie émaillée de fleurs, une colline verdoyante, un bocage parsemé d'arbres séculaires, ou une forêt vierge qui nous découvre des arbres géants, un lac encadré de cîmes élevées, une rivière limpide comme un cristal qui va se perdre dans le lointain, en serpentant avec difficulté au milieu des montagnes.

Souvent nous partions pour les pays étrangers, nous passions par les régions de l'or, nous visitions les terrains miniers, nous traversions les mers ; le long du trajet, nous parcourions les principales rues des grandes

villes européennes : Londres, Paris, Rome. Nous contemplions les monuments fameux ; les curiosités naturelles n'étaient pas oubliées, les geysers d'Islande, le mont Hécla, le mont Vésuve.

Puis la scène devenait animée et vivante : sur les bords du ruisseau descendent en cascade à travers les roches de la colline, le coursier sauvage, probablement le Léri, venait abreuver, jetant en même temps un coup d'œil tout au tour de lui, pour ne pas être surpris par l'ennemi ; ou bien ce ruisseau se précipitait dans les dalles d'un moulin et lui communiquait le mouvement. Tantôt un petit espiègle monié dans le pommier du voisin, cueillait une pomme à la dérobée, lorsqu'une branche trop faible se brise tout à coup et notre petit bonhomme dégringolant de branche en branche, vient rouler sur le gazon. Les cris de douleur ont éveillé un terreneuve qui dort aux environs ; il s'élance à la poursuite du voleur, le saisit au moment où il est enfourché sur une clôture et l'y retient jusqu'à l'arrivée de son maître ; l'enfant s'en retire pour quelques coups de bâtons et une large entaille faite, par la dent du cerbère, à la cuisse de son pantalon. Enfin la séance se terminait par la représentation de quelques scènes plus sérieuses : les figures les plus marquantes de l'histoire venaient tour à tour nous saluer, même on n'oubliait pas les sujets religieux, tels que la figure de Notre Seigneur empreinte sur le saint suaire, Notre-Seigneur en prières au Jardin des Oliviers, le crucifiement, etc., etc. La plupart de ces tableaux étaient l'œuvre d'un artiste dont le talent n'a cessé de se développer depuis, le Révérend M. A. Thérien, chapelain de l'Ecole de Réforme, à Montréal.

Ces scènes qui ont des charmes tout particuliers pour les enfants, leur arrachaient parfois des réflexions bien naïves ! L'un d'entre eux s'étonnait que monsieur T. put faire sortir tant de belles choses de sa boîte noire ; un autre, ravi et enthousiasmé par la beauté des tableaux et la nouveauté du spectacle, trépignant de joie, disait à son maître assis à ses côtés : " Oh ! monsieur que j'ai hâte . . . que j'ai hâte que cela ne finisse pas ! "

*
* *

Le mardi gras prenait aussi, de temps en temps, des allures de savants, il se montrait aux écoliers affublé des dehors de la science : les expériences chimiques, toujours si piquantes d'intérêt, l'étaient d'autant plus que le chimiste de la circonstance savait prendre des airs mystérieux, et armé de sa baguette magique, il produisait des phénomènes qui frappent autant l'imagination de l'enfance que de véritables prodiges, ignorante comme elle l'est, des causes qui amènent de semblables effets.

La séance s'ouvrait par un air de musique : musique sans harmonie ni accords ; elle consistait dans un mélange désordonné de sons produits par de larges globes en verre que l'on faisait résonner sous les coups de marteaux en liège, unis aux accords discordants d'une douzaine de baguettes de fusil que nos artistes faisaient vibrer sous leurs doigts couverts de résine, etc. Puis commençaient les opérations chimiques. Nous pouvions étudier la composition des couleurs ; un liquide renfermé dans un vase en cristal, prenait successivement les teintes bleues, rouge, violettes, etc., suivant les ingrédients que le chimiste y ajoutait ; on produisait des détonations à fendre les oreilles, en introduisant une allumette enflammée dans le goulot d'un flacon rempli d'un certain gaz, ou dans un boi rempli de bulles de savon, en frappant avec un pilon dans un mortier contenant une substance en apparence inoffensive. Grande surprise pour nous enfants qui avons toujours cru qu'il n'y avait que les armes à feu pour produire de telles détonations. Nous étions accoutumés à entendre parler, dès le bas âge, des feu-follets comme de choses extraordinaires, mystérieuses ; on ne les voyait s'élever qu'au-dessus des cimetières : c'étaient les âmes des défunts qui erraient sur la terre, pour demander du secours aux mortels : illusion ! ici, on nous faisait assister à la confection de ces météores. Des couronnes lumineuses s'échappaient d'un vase rempli d'eau froide où venait aboutir une cornue ; ces couronnes s'élevaient lentement dans les airs et allaient pâlisant gra-

duellement jusqu'à parfaite disparition. On voyait l'effet du gaz hilariant sur la machine humaine.

Un soir, un élève trop empressé, (il s'en trouve toujours de ces êtres qui ressemblent à la mouche de la fable, s'avisa de faire sauter le bouchon d'une certaine bouteille,) pour humer sans doute ce qu'il croyait être des parfums délicieux ; il repousse avec un pouah ! accentué ce parfum d'un nouveau genre qui se répand dans toute la salle : c'était, paraît-il, en termes chimiques, du H. S. On dut ouvrir portes et fenêtres pour chasser cette peste.

Un jour, notre professeur établit une chaise curule sur le milieu du théâtre ; celui qui serait désigné par ses confrères comme étant le plus sage, devait y prendre place. On lui promettait des sensations à nulles autres pareilles : il devait éprouver les transports des Pythonisses sur le trépied. Cette chaise perforée, recouverte d'un tapis, cachait une pompe aspirante et foulante. Notre sage est bientôt choisi ; après quelques hésitations, il vient s'asseoir sur le siège que l'on a soin de découvrir à son insu ; il ressemblait à un de ces sénateurs impassibles dont parle Tite-Live. Les impressions promises ne se firent pas attendre ; la baguette magique commença à jouer, le sénateur bondit, un jet d'eau s'élevait jusqu'au plafond.

Lecteurs bénévoles,

Voici la sixième chronique que je vous sers. Si vous avez eu la patience d'y jeter un coup d'œil rapide, vous vous demandez sans doute si ce sont là véritablement des chroniques. Dans l'une, me dites-vous, à propos de carnaval, vous nous transportez dans les temps fabuleux, vous nous faites assister aux lupercales et aux bacchanales ; puis faisant une halte au moyen-âge, vous nous promenez à travers Rome, Paris, la France entière ; heureux encore que vous ne nous ayez pas conduits à Venise, pour faire une promenade en gondole, dans les rues aquatiques de cette charmante ville, car il y a de belles choses à dire sur le carnaval de Venise. Aujourd'hui, à propos de Mardi Gras, vous nous faites

assister à une série de fêtes écolières qui sont déjà assez éloignées dans le passé.

Je vous avoue ingénument, amis lecteurs, que j'ai commencé à chroniquer sans trop savoir la définition adéquate du mot chronique; j'avais bien entendu répéter bronchites chroniques, catharres chroniques, maladies chroniques. Je comprends d'autant mieux la signification de ce dernier mot que depuis quelque temps, je suis atteint d'une de ces maladies chroniques qui me fait souffrir sur la fin de chaque mois. Si j'ouvre un lexique, je lis : *la chronique, c'est une histoire dans laquelle les événements sont racontés selon l'ordre chronologique*. Cependant ceux que l'on nous citait autrefois comme modèles de chroniqueur, Ville-Hardouin et Froissard suivaient dans leurs intéressants récits plutôt leur fantaisie que la chronologie. Si je jette un coup d'œil sur les chroniques de nos grands journaux, je vois que la chronique pour eux est ce que l'on pourrait appeler en terme vulgaire "un pot pourri." En effet, les uns y font l'histoire des rois, d'autres y font des critiques littéraires, c'est le lieu où l'on décharge sa gaieté et sa bile sous un nom d'emprunt. Conclusion pratique : dans une chronique on peut donc insérer tout ce que l'on veut et dans l'ordre qui nous convient le mieux. Qu'ai-je fait autre chose ?

D'ailleurs, lecteurs, ma plume, je le reconnais, est encore novice. Elle n'aurait jamais dû sortir du lieu où elle reposait depuis qu'elle avait quitté ses classes de littérature, elle vivait heureuse, loin de la critique. Pourquoi se produire au grand jour ? pourquoi s'affubler d'un nom aussi ambitieux : *Anthos*.

En lisant une semblable signature, vous vous êtes sans doute dit : voici un chroniqueur qui devra nous apporter, chaque mois, un bouquet composé des plus belles fleurs de la littérature que nous pourrons savourer à loisir. Erreur : les fleurs que j'ai pu vous présenter, loin de répandre un parfum aussi suave que la rose et le réséda, n'ont eu peut-être que la propriété du pavot de nos parterres, une vertu soporifique ; pourquoi donc signer Anthos ? Ce n'est pas, certes, dans le dessein

de laisser un nom sonore dans le monde littéraire ; je n'ai même jamais espéré remplir le vide laissé par mes deux prédécesseurs, le joyeux Sim, ni l'intéressant Joannes ; leurs écrits gagnent à paraître en plein jour, les miens préfèrent l'ombre comme l'humble violette. Alors pourquoi ? voici le mot de l'énigme : les uns mutilent leurs noms, d'autres le traduisent en latin ; pour moi, friand de racines grecques, je vous décline le mien dans la langue d'Homère, et puis voilà !!!

ANTHOS.

Le comte de Chambord.

Au milieu des anxiétés et des incertitudes de l'heure présente, bon nombre de personnes, en France, soupirent après le rétablissement de la monarchie traditionnelle. Elles croient que le retour des rois légitimes au sommet du pouvoir, donnerait le coup de mort aux principes révolutionnaires, mettrait fin au changement périodique de constitutions, et par là assurerait le développement et l'exercice des libertés populaires, en même temps qu'il serait un gage de protection pour tous les intérêts sociaux et religieux du pays. Or, dans les distiques suivants, imités de trois psaumes du Roi-Phète, le poète a voulu se faire l'écho de ces soupirs, de ces espérances et de ces vœux.

LE SAUVEUR DE FROSHDORF

*Dixit insipiens in corde suo :
non est Deus. (Ps. 13.)*

L'impie insensé va proclamant en tout lieu
Ce qu'il dit en son cœur : il n'y a point de Dieu.

Son esprit est gâté, son cœur abominable,
Et sa main ne fait rien qui ne soit exécrable.

Au loin, sale torrent, la Révolution
A répandu les eaux de la corruption.

Ils dépensent leurs jours inutiles, en proie
A des rêves sans fin, courant hors de la voie.

Leur langue maudit Dieu, le roi, le drapeau blanc ;
Ils ignorent la foi, les gloires du vrai Franc.

Sépulcre ouvert, leur bouche impudente distille
Un venin d'éloquence empestée et subtile.

Marchant par des sentiers tortueux, pleins de biais,
Vainement cherchent-ils les secrets de la paix.

Pressurant le pays que la taxe dépeuple,
Loups affamés, sans cœur, ils dévorent leur peuple.

Ils ne craignent point Dieu ; mais une mort soudaine *
Les fit, hier encor, trembler de terreur vaine.

Juste Dieu, confondez par un coup de pouvoir
Les desseins du méchant : en vous est notre espoir.

De Froshdorf qu'il nous vienne un sauveur ! et la France,
Tressaillant, secouera sa trop longue souffrance.

Dans les tentes, les champs, la ville et le forum,
Partout retentiront de puissants *Te Deum*.

Janvier 1883.

DIEU, SAUVE LE ROI !

Domine, salvum fac regem.
(Ps. 19.)

Que Dieu t'exauce, ô roi, dans ces longs jours d'exil ;
Qu'il te protège au sein des dangers, du péril.

Du ciel, sur toi, qu'il jette un regard favorable
Et tende à tes projets une main secourable.

Que tes malheurs si grands, tes ennuis et tes vœux
Lui soient un holocauste, ô monarque pieux.

A tes conseils qu'il daigne accorder la sagesse
Et du triomphe, enfin, couronner ta vieillesse.

De l'aurore au couchant, bientôt, une clameur
S'élève immense : Vive Henri, le roi sauveur !

* La mort de Gambetta.

Sur le trône, dans Rheims, orgueil de la Champagne,
Dieu met l'oînt de son choix, le sang de Charlemagne.

Il l'arme de sa force : arrière soldats
Du crime organisé, piètres potentats !

Insensés ! dans leurs bras ils ont leur confiance ;
Pour nous, le nom de Dieu, seul, fait notre espérance.

Ils sont tombés. Et nous, écrasés, malgré tout,
Solides, fermes, fiers, nous nous dressons debout.

Sauve le roi, grand Dieu ! Tu le fis notre père :
Pour lui, des Francs toujours exauce la prière.

Février, 1883.

LE ROI DES LYS.

Quare fremuerunt gentes (Ps. 2)

Peuples, pourquoi frémir en de vaines pensées ?
Pourquo' vous perdre, hélas ! nations insensées ?

Vos chefs se sont levés ; dans leur conseil maudit
Vos princes ont crié : " Détrônons Jésus-Christ.

" Rompons de ses liens l'indigne servitude,
" Loin de nous de son joug chassons la turpitude.

" Sur un monde nouveau, régnerez, ô liberté,
" Régnerez, égalité ; régnerez, fraternité."

Mais le grand Dieu du ciel, dans sa haute puissance,
Se rit de leurs projets, sourit de leur démente.

Entendez-vous gronder la voix de son courroux ?
Sa fureur sèmera le trouble parmi vous.

" Va, mon fils, va, dit-il, ma force t'accompagne ;
" Règne des bords du Rhône au Pas de la Bretagne.

" D'un pouvoir usurpé chassant les libertins
" Impose de mes lois les préceptes divins.

" Je te donne aujourd'hui la terre en héritage,
" Les peuples et les rois deviennent ton partage.

“ Sers toi, pour les mener, d’une verge de fer
 “ Et fais peser sur eux le poids d’un joug amer.

“ Qu’elle comprenne, enfin, la race pécheresse !
 “ Que les sages du monde apprennent la sagesse ! ”

Oint du Seigneur, venez ; venez, fils de Clovis ;
 Sur le trône des Francs, montez, grand roi des lys.

Publiant ses grandeurs, proclamant sa loi sainte,
 Du Très-Haut en tout lieu faites régner la crainte.

Pasteur sage et prudent, vers des ombrages frais
 Guidez votre troupeau par des sentiers de paix.

Heureux qui vit d’amour, de foi se désaltère,
 Et ferme, inébranlable, en Dieu toujours espère.

JOANNES.

Octobre 1878.

LES SABLONS

(IMPRESSIONS DE LECTURE)

Avez-vous jamais lu, parmi les fables de Fénelon, le *Voyage dans l’île des Plaisirs* ? Peut-être, non. Eh bien ! lisez les *Nouvelles Soirées Canadiennes* qui, dernièrement, avaient l’honneur et la bonne fortune de porter à l’admiration du public l’étude de M. J. C. Taché sur l’île de Sable, dont *La Minerve* donnait quelques extraits, comme étrennes littéraires, dans son numéro à double feuille de décembre dernier. Lisez les Sablons, et vous nous direz si vraiment vous n’avez pas fait un voyage dans l’île des Plaisirs, en parcourant ces pages si précieuses et si charmantes de notre histoire, ce petit chef-d’œuvre de données scientifiques et historiques en même temps que de poésie, de style le plus pur, de littérature sévère, élégante, élevée — dû à la plume expérimentée du député ministre de l’agriculture, à Ottawa, le savant et modeste Dr J. C. Taché.

Sans vouloir établir aucun parallèle, (car le genre et l’importance du sujet diffèrent du tout au tout) les Sa-

blons ont sur le *Voyage dans l'île des Plaisirs* un avantage incomparable. Ce n'est point ici une fiction, une création de poète, mais bien une réalité ; un point à peine perceptible sur la surface du globe, que cet ilot de l'Atlantique, mais faisant cruellement sentir son existence sur l'océan orageux. Ah ! oui, il existe vraiment “ cet ossuaire de l'Atlantique, que la réalité et la fiction, “ l'histoire et la légende ont consacré terre classique “ des sombres catastrophes, des colonisations singulières et des apparitions merveilleuses.” — On n'y voit là, ni *des montagnes de compote*, ni *des rochers de sucre de candi et de caramel*, ni *des rivières de sirop qui coulent dans les campagnes* ; on n'y rencontre ni *des marchands d'appétit et de sommeil* ; les sens n'y sont pas délectés par *une musique de parfums* ; mais on y admire et on y aime surtout “ ce qui fait l'une des poésies de “ l'île de Sable : les petits chevaux sauvages qui, depuis “ le règne de François I^{er}, le légitime souverain du pays “ de leurs ancêtres, génération après génération, galopent les Sablons le nez au vent des tempêtes, qui “ soulèvent leurs longues et riches crinières. Ils font “ vigie sur la falaise, broutent les roseaux et les pois “ sauvages, s'abreuvent dans les flaques et clapotent “ dans les marécages. Ils ont été témoins de toutes les “ scènes navrantes qui se sont produites en ce lieu. “ Ceux d'entre eux que la main de l'homme a domptés “ ont, là, leur champ de bataille. C'est quand la pluie “ des orages le fouette, quand l'écume des vagues arrive jusqu'à lui, que le petit cheval de Sablons — intrépide au bruit de l'ouragan qui lui apporte le glas “ des naufrages — dit : *Vah !* ” Et quand la mer fait entendre ses grandes clameurs, “ qu'elle se rue avec fracas sur les barres et les rides qui entourent la totalité “ de l'île d'une ceinture de brisants ; quand la tempête “ rugit, que les vagues se heurtent et se brisent, ” quel spectacle dans les *Sablons !* “ L'île toute entière semble “ comme enveloppée dans un blanc linceul de lames “ écumantes : c'est la toilette de gala des Sablons. ” Et leurs touchantes légendes ! Mais, y a-t-il aussi les *légendes des Sablons* ? Oui, au moins trois !... Oh ! vous lirez

ces récits légendaires... et vous verrez que le marin l'avait bien dit : *cette terre est une terre des esprits, il s'y passe des choses à faire dresser les cheveux sur la tête.*

L'île de Sable, jusqu'à nos jours, si aride, si froide, à peine connue — est donc devenue sous l'habile et énergique plume de M. Taché, une vraie île des Plaisirs, ayant, pour l'esprit et le bon goût du lecteur, des charmes qui défient ce que la fable a pu créer de plus capable de dérouter le gourmet dans la satisfaction du plus insatiable appétit. Le docte et pieux précepteur du duc de Bourgogne, voulant faire sentir à son royal élève le vide des plaisirs sensuels, a si bien visé et atteint son but dans cette fable dite : *Voyage dans l'île des Plaisirs*, qu'il suffit d'en lire quelques pages, pour faire éprouver des nausées à la glotonnerie la plus vorace. L'auteur des *Sablons* a voulu, lui, nous faire connaître et aimer, malgré son apparence sévère et son effrayante renommée, "cette partie isolée de l'immense territoire de la "confédération canadienne, ce point culminant et le "seul émergé du système de soulèvements sous-marins, "qui constituent ce que les navigateurs appellent les "Bancs," — et il a tellement réussi, qu'on lit une première fois les *Sablons*, comme on lit un roman ; qu'on les relit avec de nouveaux charmes et presque avec l'envie de se payer le luxe d'une excursion sur ces plages décrites avec tant d'amour ; qu'il faut les lire une troisième fois pour reconnaître et goûter les qualités de l'écrivain de génie. Oui ! c'est bien cela, M. Taché se peint vraiment dans son ouvrage. Il s'y révèle avec son âme de poète, son immense patriotisme et sa vaste érudition si bien encadrée dans son aimable modestie ; mais pardessus tout, dominant toutes ses pensées et se manifestant d'une manière irrésistible et spontanée, apparaissent ses profondes convictions et sa foi inébranlable et perpétuellement agissante ; il s'y montre avec tous les talents : tour-à-tour historien, naturaliste, poète, orateur, philosophe et théologien. C'est ce qui explique la précision et l'intérêt de style qui règnent dans les *Sablons*, depuis le commencement jusqu'à la fin. Propriété des termes, exactitude des faits, vraisemblance des hypo-

thèses, l'auteur ne hasarderá pas plus l'emploi d'un mot ou d'une expression, qu'il ne risquera l'assertion d'un détail de mœurs ou d'un événement important : la plus sévère critique a présidé à tout.

Avec ce soin de précision qu'on remarque en toutes ses œuvres, avec son riche talent, son expérience et toute une vie consacrée aux études sérieuses, soit littéraires, soit scientifiques ; mais surtout à cause de l'étude spéciale qu'il a faite des mœurs canadiennes, des connaissances nombreuses et exactes qu'il possède sur nos origines, et de cette délicatesse de goût à saisir ce qu'il y a de caractéristique dans sa nation et son pays, M. Taché a réellement les dispositions requises pour être un écrivain original, pour être, ce qu'on est convenu d'appeler, un homme de style. Aussi ses écrits ont-ils un cachet qui les distingue de ceux des autres littérateurs canadiens. Avec la justesse, l'intérêt, la convenance, il possède en même temps comme un suc et des émanations du terroir : excellent écrivain, il est encore écrivain du pays. Or, à ce propos de style et de littérature canadienne, il nous vient cette pensée relativement à l'auteur des Sablons : si les critiques français ont placé parmi les écrivains de génie, qui, par leur indépendante originalité, ont caractérisé et formé la langue française : Pascal, Bossuet, Molière, Lafontaine, etc. ; il semble que parmi nos maîtres littérateurs nationaux, M. Taché, pour un, offre beaucoup de traits de ressemblance avec Pascal, et qu'il pourrait être appelé à bon droit le Pascal du Canada ; mais Pascal, non pas janséniste, grand Dieu ! encore moins *anti-jésuite*.

Nous n'entreprenons pas, dans ces impressions de lecture, de faire une critique littéraire non plus qu'une analyse complète des Sablons ; car cet excellent travail, déjà répandu dans le public par une revue mensuelle, et parvenu à la connaissance de tous les lecteurs avides de goûter l'expression du vrai, du bon et du beau, fera un petit volume si précieux, que nous le verrons bientôt — nous n'en doutons pas — briller dans les rayons de nos bibliothèques, parmi les livres d'or qui renferment nos chères annales.

Tout en décrivant la géographie et l'histoire naturelle des Sablons, tout en nous faisant l'historique et en montrant l'état actuel de l'île de Sable, M. Taché n'a pas négligé les rapports que l'objet de son étude pouvait avoir avec notre âme, nos idées, nos souvenirs ; ou plutôt, on sent partout qu'en écrivant les *Sablons*, l'auteur a dû céder aux sentiments dont on le sait animé pour tout ce qui touche de loin comme de près à la terre natale, et que l'âme du poète n'a pu résister aux influences de la conception du beau, aux émotions mystérieuses qui s'imposaient à son cœur et à son imagination. Aussi, en lisant les *Sablons*, respire-t-on un air patriotique et national, vit-on dans un milieu de poésie : tantôt sauvage et saisissante, à cause du caractère de cette île, "étrange par sa position, sa structure, sa forme," encore plus étrange par les brouillards et les tempêtes de l'océan ; tantôt pittoresque et délicieuse, comme dans la prosopographie et l'éthopée du bidet breton, consanguin du cheval canadien, ou bien sombre et romanesque comme dans la terrible figure du *Régicide*, et la blanche silhouette de la *Dame au doigt sanglant* ; tantôt suave et pieuse comme dans la douce image du *Moine des Sablons*, "dont l'ombre bénie plane encore au-dessus de cette plage désolée."

Ubi amatur, non laboratur, aut si laboratur, labor amatur. Cet apophthegme si vrai du grand évêque d'Hippone nous revient aux lèvres, lorsque nous essayons de nous rendre compte de la perfection que l'on trouve dans l'*Histoire des Sablons* et des attrails que présente sa lecture. En effet, il nage vraiment dans ses eaux ce laborieux et tendre M. Taché, quand il se trouve en contact avec tout ce qui a trait à l'histoire et à la géographie, aux sciences et à la poésie ; mais comme il aime surtout l'histoire de son pays et le chant de ses gloires nationales, comme il brûle d'initier tous ses concitoyens aux secrètes beautés de la Nouvelle-France ! Voyez, il semble ne laisser échapper aucune occasion de faire ressortir le côté idéal et patriotique de cet îlot presque désert, étrange cimetière de milliers de naufragés et "dont la pensée rappelle la vallée des os de la vision d'Ezé-
"chiel :"

“ Le loup marin, ce joli et gentil petit animal, que les Canadiens nomment le “ loup marin d’esprit,” anime les abords de l’île de Sable :— soit qu’il se joue à la mer, soit que, paresseusement étendu sur le sable, à marée basse, il aspire la brise, ou se chauffe au soleil, soit que, poussé par sa grande curiosité naturelle, il suive, en élevant sa belle tête au-dessus de l’eau, les embarcations auxquelles il semble faire escorte. Il ne désertera jamais nos rivages ; il aime l’homme, il est même susceptible d’apprivoisement : c’est à tort qu’on l’a nommé loup, on aurait dû l’appeler chien, car c’est à ce fidèle compagnon, le chien, qu’il ressemble le plus.”

Ces pauvres oiseaux qui, à travers les nuits noires, vont chercher d’eux-mêmes la mort aux verres épais des fanaux de l’île, reportent la pensée de l’auteur vers les folies de l’humaine espèce, et donnent lieu à cette réflexion si juste et en même temps d’une si triste vérité :

“ De combien de malheureux humains, cette histoire des pauvres oiseaux ne présente-t-elle pas l’image ? Cherchant à pénétrer des mystères, à entrer dans un jour qui n’existe pas pour eux, par des moyens qu’ils ne sauraient comprendre, ils trouvent la mort de l’âme, là même où, étourdis, ils étaient allés chercher l’illumination de leur intelligence.”

Mais l’objet de prédilection du poète, ce qu’il décrit vraiment *con amore*—certains lecteurs nous sauront gré d’y revenir, — ce sont les petits chevaux sauvages, “ de si noble sang, de si noble race, cousin de notre incomparable cheval canadien, comme lui, originaire de Bretagne : ” *O ma Bretagne !* “ pays de foi pour l’âme humaine, de poésie pour l’esprit, de force et de santé pour tout ce qui respire . . . dont les habitants fidèles à Dieu, à la patrie et au roi, s’appellent : *Les hommes durs de l’Armorique.*” La pensée des petits chevaux bretons revient souvent à l’esprit de l’amateur, comme sous la plume de l’historien des Sablons : et quelles délices à en parler ! Pour être parfaits, pourtant, il leur manquait une qualité à ces charmants petits coursiers, “ qui dans

leurs galopades vertigineuses vont vite, vite, tapant le sol gelé, pilonnant la neige, brisant la glace des flaques : ” — comme les Tarpan de l’Ukraine, comme les Alzados des *pampas*, ils devaient avoir un nom distinctif ; et, quant à faire cette création, “ nul nom ne semblait devoir mieux leur convenir que celui qui serait dérivé du nom de fief ” de leur premier maître auquel ils eussent dû foi et hommage, le “ noble baron de Léry qui les a placés sur cette île. Donc le chef de ces petits chevaux sauvages, comme sa bande, qu’il protège, “ campé sur ses jarrets solides, la tête en l’air, l’œil en feu, secouant son énorme crinière, frappant le sol de son sabot de fer et semblant défier, en le menaçant, qui vient troubler le repos de son domaine, ” aura nom désormais, le Léri.

Si la poésie a pour objet de plaire et de nous faire connaître et aimer la belle nature cachée dans ces recoins mystérieux, isolés, moins connus de la terre, comme dans les secrètes et pures émotions du cœur, les nobles aspirations de l’âme ; ou encore de susciter un merveilleux digne et plein d’une confiante naïveté, de faire entendre des récits “ qui répondent au besoin de fiction (ombre du surnaturel) que ressentent tous les hommes, ” on la trouve certainement dans les Sablons : ossuaire de l’océan, patrie des Lérès, pays des brumes et des orages, théâtre des sinistres naufrages, lieu des chroniques pittoresques et des poétiques légendes. Et, quelle silhouette à créer avec ces farouches et impitoyables boucanniers venus de la Nouvelle-Ecosse ou des Etats de la Nouvelle-Angleterre, et qui occupèrent en tyrans et en pirates l’île de Sable durant plusieurs années, entre 1780 et 1802 ! Ne semble-t-il pas aussi que les aventures de ces quarante à cinquante *colons*, débarqués sur les Sablons par le marquis de la Roche, en 1590, les péripéties de leur séjour de cinq années dans cette île où ils périrent pour la plupart, et, sans doute, leur retour *ad meliorem frugens* sous la douce influence du moine franciscain que la chronique rapporte s’être résolu à partager leur isolement et leurs dangers—fourniraient un sujet capable d’intriguer l’imagination et la

verve d'un romancier français, anglais, allemand (et pourquoi pas canadien ?) Le roman est fait, paraît-il, mais on dit qu'il est à refaire.

Que M. Taché professe un culte sacré pour tout ce qui réveille un souvenir historique, nul ne le conteste, bien plus, cette assertion est, comme dirait un logicien, une vérité première pour tous ceux qui ont l'honneur de connaître le savant et désintéressé député ministre de l'agriculture, soit personnellement, soit par ses écrits. "C'est en ces réminiscences du passé," dit-il avec une éloquente persuasion, "que se complaisent les esprits supérieurs. C'est en s'emparant de ces choses, en leur donnant une voix, une âme pour ainsi dire, que les poètes, les littérateurs, les artistes élèvent au-dessus du terre à terre les pensées de la communauté des hommes." Songeant qu'au nom de l'industrie et de l'économie, on a proposé de faire disparaître de l'île de Sable les petits chevaux sauvages, son patriotisme est comme frappé au cœur, et il poursuit avec une juste indignation : "Les démolisseurs de monuments et les contempteurs du passé sont toujours de sottes gens... ; leur règne est le châtiment des peuples prévaricateurs." "Non, ne chassons point la poésie," dirons-nous avec l'auteur des Sablons, ne chassons point la poésie de notre pays, de notre histoire ; et qu'il soit marqué à jamais du stigmate de la honte, qu'il soit voué à la vindicte publique l'historien calomniateur, le traître écrivain qui oserait profaner le côté poétique, enivrant, sacré de nos religieuses annales !

J'aime les souvenirs évoqués par l'histoire
Où le patriotisme, endormi de nos jours,
Se ranime soudain à ce foyer de gloire
Et rouvre au sein du peuple un champ pour ses amours.

(—*Les Laurentiennes.*)

M. Taché termine son ouvrage par un épilogue plein de mélancolie et de sublime : il rêve des Sablons.

"Ce petit coin de terre, se dit-il, tourmenté par les éléments ; mais autrement exempt des agitations du

monde, a cet attrait qu'offrent les solitudes et ce charme salulaire que produit dans les âmes sensibles la visite des tombeaux." Puis remontant aux origines du monde, il se pose, dans sa rêverie, cette question : "O Sablons, qu'étiez-vous dans l'œuvre des *six jours*?" La réponse lui permet de retracer les grandes lignes de son histoire. Il en prend aussi occasion pour délimiter la sphère de la philosophie et rendre un magnifique hommage à la foi et au dogme catholique.

Ce n'est plus alors l'historien exact et intéressant que vous lisez, ce n'est plus seulement l'écrivain distingué que vous admirez, mais le philosophe poète et chrétien dont le souffle pieux et la haute inspiration ont animé tout le chef-d'œuvre, auquel la pensée suivante a semblé donner naissance et en préparer l'unité. Les Sablons, c'est avant tout, dans la pensée de l'auteur, l'ossuaire de l'Atlantique. Or il croit, *cette espérance est là déposée dans son cœur*, il croit à la résurrection générale. C'est donc une pensée de foi, un dogme de notre croyance qui a présidé à cette conception de l'écrivain chrétien. Aussi la vision d'Ezéchiel, *la vallée des os*, d'où l'auteur a tiré son épigraphe, revient-elle à la fin, comme dans un bon morceau de musique, pour terminer dans l'accord parfait.

L'île de Sable vivra donc désormais, dans ces pages mémorables, elle vivra, ainsi que tant d'autres souvenirs de notre cher Canada, pour servir, comme des pierres déjà taillées et polies, à la construction de la splendide histoire et de la grandiose épopée que nous réserve l'avenir. Elle vivra aussi pour nous faire désirer de voir paraître bien des *Sablons* signés encore : J. C. Taché.

EDUARDUS.

Un souvenir de l'Académie St-Charles.

Un vieux cahier, qui a échappé à l'incendie du 5 octobre, nous a conservé plusieurs des premiers travaux de l'Académie St-Charles. Nous en détachons quelques pages pour les *Annales*; mais avant de les donner à nos

lecteurs, nous devons rappeler ici les souvenirs qui s'y rattachent.

C'était au mois de mars de 1865. Un évêque missionnaire, Mgr H. J. Faraud, évêque d'Anémour *in partibus infidelium* et vicaire apostolique d'Athabaska, dans l'extrême Nord-Ouest, étant de passage à Montréal, vint faire une ordination à Ste-Thérèse, et sa visite se prolongea de deux jours au Séminaire. Pour fêter cet hôte distingué, l'Académie donna une séance. C'était l'époque de ses débuts et l'on se rappelle que ces débuts furent brillants. Choisis parmi l'élite des élèves, les quinze avaient pris à cœur de justifier la devise : Noblesse oblige. Aussi étaient-ils sûrs d'être accueillis avec faveur quand ils venaient graves, solennels, la croix d'honneur à la poitrine, lire ou déclamer leurs essais littéraires. On les applaudissait d'autant plus volontiers que l'on voyait dans leurs œuvres le fruit d'un travail spontané et personnel ; car, ils se trouvaient émancipés, au sein de l'Académie, du contrôle ordinaire du professeur. Dans les limites du vrai et des règles de l'art, toute initiative, toute liberté d'allure était laissée aux jeunes talents qu'on voulait habituer à prendre leur essor et à voler de leurs propres ailes.

A cette séance du 12 mars, trois académiciens prirent la parole. M. le président, P. L...., au nom des élèves, souhaita la bienvenue au vénérable prélat et lui fit hommage des travaux que l'Académie présentait à cette séance. C'étaient quelques pages d'un récit de voyage et une étude historique sur les premiers missionnaires du Canada ; sujets qui ne manquaient pas d'une certaine actualité et fournissaient matière à plus d'un rapprochement et d'un contraste.

Les auteurs de ces essais, deux académiciens distingués, MM. H. L.... et F. K.... ne furent pas, ce soir-là, au-dessous de leur talent. Cependant, il faut bien le dire, on ne goûta que médiocrement ce soir-là leur littérature ; il y eut même dans l'auditoire, pendant qu'ils lisaient, des signes assez mal dissimulés de fatigue et d'ennui. C'est que la présence de l'Evêque distraiyait l'attention. Jeunes têtes et jeunes cœurs

étaient tournés vers ce missionnaire qui rayonnait, aux yeux de leur foi, d'un éclat si majestueux et si doux. Tout d'abord, sa haute stature, son front large et élevé, sa figure sympathique où se révélait l'âme d'un apôtre, avaient attiré les regards ; quand sa parole se fit entendre à la fin de la séance, elle captiva toutes les oreilles. Sérieux et enjoué, simple et touchant tour à tour, il sut pendant une heure, instruire, égayer ou attendrir ses auditeurs en racontant sa vie et ses travaux de missionnaire, en décrivant les mœurs et en parlant la langue de ses sauvages. Bref, tous les honneurs de la séance lui restèrent.

Toutefois, si éclipsés que furent en cette circonstance les travaux de nos académiciens, ils n'en possédaient pas moins un mérite réel de pensée et de style ; Monseigneur voulut leur rendre cet hommage que nos jeunes écrivains, sans doute, jugèrent bien mérité. Leur jugement sera-t-il ratifié par nos lecteurs ? Nous l'espérons.

Du reste, à défaut de tout autre mérite, ces compositions d'élèves auraient encore celui de nous montrer dans leur fleur les fruits de l'âge mûr. Dix-huit ans sont passés depuis le 12 mars 1865. Si nous cherchons nos trois académiciens d'autrefois, nous les retrouvons en des lieux et des emplois divers, mais unis dans liens d'un même sacerdoce, fécond pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Qui sait si la visite de l'Evêque missionnaire n'a pas eu son influence sur le développement de ces trois vocations ?

Une nuit dans les bois.*

Il est à quelques lieues d'ici, au nord, un pays de montagnes, de forêts et de lacs : c'est une nature sauvage, pittoresque et grandiose qui étonne des yeux accoutumés, comme les nôtres, à ne se promener que sur des plaines uniformes et des champs cultivés. Le désir si naturel de voir, l'humeur inquiète et, plus

* A certains éclaircissements qui lui furent demandés, M. H. LeCourt a répondu comme suit : " Cette excursion au lac Ouareau, dont " Une nuit dans les bois " n'est qu'un épisode, fut faite dans

que tout cela, le brillant tableau qu'on m'avait fait de ce pays, m'avaient déterminé à me joindre à deux amis pour entreprendre, comme nous avions la prétention de le dire, *une excursion dans les régions septentrionales*. Arrivés aux dernières habitations, comme nous ne voulions pas nous aventurer seuls à travers le bois, sur notre demande, un vieux chasseur de profession, qui connaissait parfaitement les lieux, se joignit à nous avec son fils pour nous servir de guide. Et puis armés chacun d'un sac de vivres, d'un bâton de voyage et surtout d'un courage à toute épreuve, peut-être même d'un peu de témérité, nous voilà lancés en pleine forêt.

Pour quiconque n'en a pas l'habitude, c'est un dur apprentissage qu'une marche à travers les bois ; surtout dans un pays de montagnes, comme il s'en trouve en arrière de Ste-Agathe des Monts. Des arbres renversés, de petits arbrisseaux rampants et cachés sous les feuilles, sont comme des pièges tendus exprès sous les pieds des passants. A tout instant, vous trébuchez, vous glissez sur une pente rapide, ou bien encore, une branche que vous vouliez écarter, revient vous fouetter la figure, sans que vous puissiez pourtant vous venger de cette impolitesse. Eh ! bien, après toute une journée d'une marche semblable, notre petite caravane assemblée en conseil, considérant d'un côté la lassitude de nos membres, et de l'autre l'approche de la nuit, décida qu'il était temps de songer à camper. Cependant nos guides nous représentèrent qu'il serait avantageux de nous rendre sur le bord du *lac des Iles*. " Nous commençons à sentir l'air du lac," nous dit le vieux chasseur. " C'est bien, en avant," reprit un de nos compagnons qui feignait de surmonter la fatigue. Nous nous remîmes donc en marche. Pour moi, l'air du lac ou l'air du bois, ce m'était tout un ; n'en pouvant plus de fatigue, j'aurais voulu en rester là, je ne songeais pas même que j'avais une soif qui s'accommoderait fort bien de la présence de l'eau. Malgré ce qu'en disait notre guide, le lac était encore à une respectable distance, et j'eus le temps de trébucher plus d'une fois avant d'y arriver. Enfin le lac se montra. Sa surface était unie et noire comme un miroir qui apparaît dans l'ombre ; quelques poissons bondissant ça et là pour chercher leur pâture, ridaient seuls la face de l'eau. Sur la rive, les arbres étaient grands et touffus ; à leur stature colossale et plus encore à leur écorce crevassée, on

la seconde partie du mois de juillet 1864. J'avais alors terminé ma première année de philosophie. Mes deux compagnons de voyage étaient MM. A. Laverdière et A. Thérien, ecclésiastiques. Le vieux chasseur qui nous servit de guide, s'appelait le *Père Michauville* ; son fils Charles nous accompagna aussi, il porta le canot sur ses épaules tout le long de la route, il était fort comme deux bons hommes."

A II

pouvait juger qu'ils devaient être des premiers enfants de la nature ; de grands sapins laissaient descendre leurs rameaux presque jusqu'à terre comme pour offrir un abri ; le sol était sec et élevé ; on ne pouvait souhaiter une place plus commode pour passer la nuit.

Mes compagnons observant qu'en été la soirée est le temps le plus propre à la pêche, le fils de notre guide mit à flot le canot d'écorce qu'il avait apporté sur ses épaules, et les voilà tous deux qui partent pour faire la guerre à la gente poissonnière en nous disant : "Faites un bon feu pour rôtir le poisson." Voilà qui était bien penser, du poisson frais pour souper, c'était merveille : c'est pour le coup qu'un bon repas allait faire oublier les fatigues du jour. Mais il paraît qu'il est plus facile de rôtir le poisson que de lui mettre l'hameçon au bec ; après une heure de course sur le lac, mes compagnons revinrent les mains vides. Les malheureux ! ils étaient tout tristes de s'être laissés jouer par la *vieille sorcière*. Cela n'empêcha pas pourtant de leur rappeler le proverbe : "Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir couché par terre."

Pour moi, aidé de notre guide, j'avais allumé un vaste bûcher. S'il ne nous servit pas pour préparer le souper, du moins, il maintenait à distance le plus gros des ennemis, ces légions d'insectes que l'on nomme *brulots* et *maringouins*, et qui, à notre arrivée, semblaient vouloir nous disputer le terrain. La provision de bois, faites pour la nuit, et l'endroit du campement nettoyé de ses broussailles, attestaient en outre que nous avions bien employé le temps. Pour le souper, il fallut, faute de mieux, se rabattre sur nos frugales provisions ; nous ouvrimus donc nos sacs et nous en tirâmes des galettes qui commençaient à se durcir. Elles nous servirent de plats, de mets, d'entremets et de desserts, en sorte qu'après le repas, nous aurions pu dire avec les compagnons d'Enée : *Heu ! etiam mensas consumimus*. Chacun se disposait à prendre place autour du brasier pour attendre le sommeil, quand le vieux chasseur nous dit : "Allons donc, il faut avertir les voisins que nous sommes ici." Je trouvai cette parole naïve ; nous étions pour le moins à six lieues de toute habitation. Mais le bonhomme était un vieux routier, il avait des moyens que je ne soupçonnais même pas. Saisissant un brandon tout enflammé, il le porte au pied d'un antique bouleau ; son écorce toute soulevée offrait une proie facile à la flamme. En un instant, crépitante, elle enroule le pied, le tronc, et puis la cime de l'arbre ; toute la forêt est éclairée, le feu s'anime et tourbillonne comme s'il eût été excité par le vent ; les flammes dévorantes font un bruit qui fait frissonner, et lancent sous la voûte d'un ciel noir des faisceaux d'étincelles qui retombent en pluie de feu, ou qui brillent d'abord comme autant d'étoiles pour disparaître ensuite dans les airs au-dessus de la forêt. Mais le spectacle fut aussi court qu'il était beau ; toujours les plus belles choses ont le pire destin ;

en un moment il ne resta plus qu'un tronc noirci et hideux à voir. Notre guide nous dit que les coureurs des bois se donnaient souvent de semblables signaux et que même ils incendiaient tout un quartier de forêt pour leur seule jouissance. Je ne pus alors m'empêcher de penser aux pauvres de nos campagnes qui souffrent tant du froid pendant nos rigoureux hivers, tandis qu'il se perd de si abondants combustibles dans les forêts.

Le vieillard était venu reprendre sa place au milieu de nous, le brasier avait été alimenté de nouveau ; la conversation recommença. D'abord le vieux chasseur nous fit faire connaissance avec le pays où nous étions, il nous nomma plusieurs montagnes et plusieurs lacs ; pour ces derniers, il nous disait en avoir découvert plus de cinquante. "Ce sont tous de beaux lacs comme ceux que vous avez vus, ils sont tranquilles et profonds, mais ils sont de difficile abordage ; ils n'ont point de grève." Pour moi, je ne voyais en cela qu'une beauté de plus, j'aimais ces lacs précisément parce que leurs rives sont ombragées de grands arbres qui plongent leurs branches jusque dans le miroir des eaux ; en plusieurs endroits même, l'eau baigne le pied de ces plantations naturelles, et quand le cristal du lac est uni, le mirage est alors si parfait que vous voyez la forêt aussi bien au-dessous qu'au-dessus de la surface de l'eau. "Ce qui me surprend toujours, reprit un de mes compagnons, c'est qu'ici se trouvent réunis tous les genres de paysage ; à côtés des sommets arrondis et couverts de la plus riche végétation, sont placés des pics qui s'élèvent vers le ciel avec une légèreté merveilleuse, ou bien des ravins sombres ou des lacs profonds. Cette étrange nature élève l'âme tout naturellement." On trouve en effet comme un sentiment de pureté morale sur ces hauteurs que le pied de l'homme foule rarement, au milieu de ces plantes qui ne fleurissent que pour parfumer la solitude, et faire monter leur encens vers le ciel. David avait dû voir de près les sommets du Liban, quand il s'écriait : *Mirabilis in altis Dominus*.

"La science aussi, reprit l'autre de mes compagnons, pourrait bien retirer ici son profit. Un sol si varié a dû éprouver dans sa formation de terribles révolutions ; l'étude des terrains ne doit pas être dépourvue d'intérêt. Avez-vous remarqué comme le sol retentit quelquefois sous nos pas." — "C'est surtout, dit le premier, sur le penchant de la montagne du Sauvage que le bruit des pas m'a paru le plus sourd." — "C'est peut-être parce que cette montagne est très élevée." — "Elle est très haute, en effet, c'est elle qui jusqu'ici nous a offert le plus beau point de vue." Pour moi, j'étais bien de cet avis. Aussi il faut savoir comme elle domine toutes les autres ; de son sommet, la vue s'étend tout autour, pas moins de douze à quinze lieues, et partout dans cet espace, vous ne voyez que des sommets verdoyants qui se pressent les uns contre les autres, comme des meules de foin sur une prairie abondante au temps de la moisson.

“ Mais cela n'est rien, reprit le vieillard, auprès de la montagne noire que l'on vous a montrée là-bas, et qui vous apparaissait alors bleue comme l'azur. C'est de là qu'on voit le plus de montagnes ; on y aperçoit aussi plusieurs lacs dans toute leur grandeur. Elle est si haute qu'il faut monter et monter toute une demie journée pour en atteindre le sommet, ça n'a plus de fin.... Et savez-vous bien, continua le vieillard d'un ton plus grave, savez-vous que la montagne noire est en renommée.... Il y a sur cette montagne un endroit où personne ne met le pied, les voyageurs savent bien ne pas passer près de là.” Puis il nous dit que de l'autre côté de la montagne, sur une pente très rapide et au milieu des rochers aux formes les plus bizarres, est un enfoncement considérable ; que là, les arbres sont si touffus et si serrés qu'il y fait presque toujours sombre ; qu'enfin les oiseaux et le gibier semblent fuir cet endroit. “ Un sauvage avec lequel j'ai souvent fait la chasse, reprit-il, m'a dit qu'autrefois on y voyait comme des chandelles d'argent et différentes choses qui, la nuit, brillaient comme des flambeaux. Il paraît même qu'on y entendait des gémissements et des sifflements de serpent. Pour nous autres, nous avons toujours pensé que ce lieu aurait pu être la demeure des *gris manitous*, et nous n'en avons jamais approché.”

La conversation dura encore longtemps entre le vieux chasseur et mes deux compagnons ; pour moi, je n'y prenais pas une part très active ; j'avais assez à faire de me tenir sur la défensive contre les moustiques qui paraissaient m'en vouloir d'une manière particulière. Mes mains et ma figure, enflées sous les piqures, attestaient que j'avais eu à soutenir de rudes combats. Il faut en avoir l'expérience pour savoir ce que l'on souffre de ces insectes. Certaines personnes, pour voyager dans les bois, prennent avec elles toute une pharmacie ; on dit que les huiles et certaines compositions chimiques les éloignent. Mais de tous les remèdes, celui qu'il importe le plus d'avoir et qui est de beaucoup le meilleur, c'est la patience. Pour moi, je conseille fort ce dernier, c'est lui qui embarrasse le moins et il opère merveilleusement contre toute espèce de mouches.

Comme l'heure était déjà avancée, on songea au repos. Pour mes compagnons, ils parurent bien vite s'accommoder du lit que leur présentait la nature ; pour moi, je voulus faire mieux ; je me mis à enlever de petites branches aux sapins et à m'en faire un lit plus mollet. Tout fut bientôt fini, et c'était alors le temps de m'abandonner au sommeil, mais je ne pus fermer l'œil. *Toujours un avorton de mouche en cent lieux me harcèle, tantôt me pique au front, tantôt à l'oreille* ; à l'une succède un autre, puis elles font si bien qu'elles me tiennent toujours en haleine. Avec de tels ennemis, impossible de dormir, je me résignai donc à mon sort, de temps à autre j'alimentais le bûcher, puis je faisais sentinelle. La nuit était sombre et noire, ni la lune ni les étoiles ne

brillaient au firmament ; tout était calme et solennel et sur la rive et sur le lac, il ne soufflait pas le moindre petit vent à travers le feuillage des arbres. Notre bûcher brillait au milieu des ombres et répandait un cercle de lumière tout autour de nous ; mais plus loin, dans une demi-obscurité, se dessinait noirâtre et confuse la forme des grands arbres qui m'apparaissaient comme des espèces de fantôme. Cependant toujours veiller seul, Dieu ! quel vilain métier ! qu'il est ennuyant ! je pris enfin le parti de me divertir un peu aux dépens de mes compagnons qui dormaient tous profondément ; jaloux de leur bien-être, je voulus leur faire une petite malice. Vite, je pris plusieurs branches de sapin bien sèches, et je les jetai sur le brasier ; de suite, il répandit tant de clarté et de chaleur, il pétilla avec tant de force que tous mes compagnons se réveillèrent en sursaut ; l'un d'eux bondit sur sa couche et demanda tout effrayé : " Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? " Pour moi, riant sous cap de leur vaine frayeur, je m'étais jeté sur mon lit de branches où je faisais le dormeur. J'aurais voulu les faire veiller à leur tour, mais je ne pus réussir ; ils se rendormirent aussitôt, et moi, je me roulai encore longtemps sur ma couche pour y trouver le sommeil, mais toujours en vain.

Cependant à la fin, soit que les mouchérons se fussent retirés pour prendre leur repos, soit que j'eusse succombé sous le poids de la fatigue, mes paupières s'appesantirent ; et je ne sais depuis combien de temps je dormais, quand un cri rauque et sourd m'éveilla soudain. Je prête l'oreille un instant, un cri plus fort se fit entendre : c'était un cri sauvage, bizarre, inconnu, puis coup sur coup, un et deux cris plus déchirants retentissent de plus en plus près. Il n'y avait pas à en douter, c'était un ours ou quelque bête carnassière. La crainte m'emporte, je m'élance sur notre guide et je l'éveille en disant : " Un ours ! un ours ! entendez-vous comme il crie ? " Le vieux chasseur prête l'oreille avec calme et me dit d'un air plaisant : " Soyez tranquille, c'est un hibou. " Oui, l'infâme hibou, c'était bien lui, tel que nos poètes nous le représentent, *amateur du carnage et d'orgie infernale*. Il était furieux de voir la flamme de notre bûcher si brillante, et voilà pourquoi il faisait tant de tapage. Pour une oreille peu exercée aux cris des hôtes des bois, il y avait réellement à s'y méprendre. Toutefois mes compagnons furent sans pitié, et cette affaire, toute petite qu'elle était, me valut de leur part plus d'une mordante épigramme. Ils aimaient à redire à qui voulait les entendre que j'avais vu un ours et que, sans mon sang-froid et mon courage, j'en aurais été dévoré.

Ma vaine frayeur passée, tout rentra de nouveau dans le silence. Pour moi, fatigué de tant d'émotions, le sommeil, cette fois, ne se fit pas attendre, et quand à l'aurore je m'éveillai, le malaise que j'éprouvais dans certains membres, m'assurait que je n'avais pas perdu le temps à changer de position, et qu'en ou-

tre je n'avais pas dormi sur un lit de duvet. Je fus frappé par le spectacle du soleil levant ; ses rayons dorés perçant à travers l'épaisse chevelure des arbres et se réfléchissant sur les feuilles, donnaient une teinte rose à toute la forêt. La surface du lac paraissait aussi tout en feu. Comme je contemplais ces beautés enchanteuses, je me surpris à faire cette réflexion : "Qu'il en est, me disais-je, de ces gens qui, par une mauvaise habitude, se privent chaque jour d'un beau spectacle. S'ils savaient combien le jour naissant présente de charmes, comme on y respire à l'aise, et quel baume invisible se répand alors sur l'âme, ils s'arracheraient bien vite des bras d'un sommeil qui finit par être fatigant à force d'être prolongé."

Le jour était si beau qu'il nous invitait à marcher : aussi nos préparatifs ne furent pas longs ; faire sa toilette, prendre le déjeuner, plier arme et bagage, tout fut l'affaire d'un instant. Nous reprîmes notre route avec courage, nous devions atteindre le lac Ouareau dans l'après-midi, et c'était là le terme de notre voyage.

3

H. LECOURT.

Collegiana.

— Le 3 février ont eu lieu les élections des officiers de la Congrégation de la très sainte Vierge. Le scrutin a donné le résultat suivant :

Préfet. T. Nepveu ; *1^{er} Assistant* : T. Théoret ; *2^e Assistant* : L. Cousineau ; *Secrétaire* : A. Péladeau ; *Trésorier* : U. Brûlé ; *Sacristains* : J. Dunn et A. Boissonneault ; *Lecteurs* : D. Plouf et E. Monet ; *Conseillers* : A. Therrien, E. Coursol, T. L'Ecuyer, A. Martel, E. Turcot.

— Le 4, solennité de la Purification. Monsieur le Supérieur dit la messe de communauté pendant laquelle les élèves redirent leurs plus beaux cantiques en l'honneur de Marie.

Le soir eut lieu la lecture des notes de l'examen du premier semestre, en présence de la communauté et de tous les prêtres réunis. C'est un devoir et un grand bonheur pour les *Annales* d'enregistrer les noms de ceux qui ont mérité les notes *très bien*, *presque très bien*, et *bien*.

Très bien : L. Cousineau, A. Gaboury, T. Nepveu, E. Coursol, J. B. Jodoin, H. Marien, H. Legault, E. Gravel, A. Nepveu, G. Poissant, G. Boisseau, S. Bouverette, J. Danis, W. Dion, L. Séguin.

Presque très bien : E. Graton, A. Péladeau, T. Théoret, A. Therrien, J. Blais, T. Jasmin, C. Laviolette, T. L'Ecuyer, C. Leduc, A. Martel, H. Vachon, H. Auclair, A. Cloutier, G. DeMartigny, J. Dunn, A. Graton, A. Lessard, R. Mérizzi, D. Plouf, H. Roy, E. Benoit, A. Bouchard, O. Corbeil, T. Duquet, P. Hogue, F. Jasmin, G. Langlois, F. Latulippe, P. Roch, A. Charbonneau, A. Desjardins, L. Desjardins, Z. Gagnier, E. Germain, D. Ladouceur, C. Larocque, A. Moncion, A. Préfontaine, W. Proulx, D. Sigouin, O. Simard, A. Therrien, O. Therrien, E. Alary, I. Joannette, L. Legault, M. Leguerrier, M. Brière, N. Dubois, N. Forget, H. Gaboury, J. Graton, A. Gravel, A. Guenet, A. Lefebvre, G. Pilon, A. Trudeau, L. Trudeau.

Bien : L. Boissonneault, M. Desjardins, E. Tellier, A. Boissonneault, P. McGinniss, E. Ostiguy, H. Schetagne, A. Pilon, L. Chaput, C. Delorme, F. Labonté, N. Mallette, J. Prieur, N. Joubert, D. Boyer, J. Champagne.

—Le 6, mardi-gras. Il paraît que ce jour-là il y eut bal chez Boulé, comme dit la chanson. Messieurs les grands et messieurs les petits ont voulu enterrer le mardi-gras dans toutes les règles, et dans certains quartiers on a festoyé toute l'après-midi.

—Le 26, la communauté a assisté aux funérailles de M. Joseph Forget. Le village a perdu en M. Forget un de ses citoyens les plus distingués. C'était un homme entreprenant et un chrétien fervent.

—Voici le résultat de la milice du pape pour le mois de février : 269 communions, 7538 heures de silence, 7812 heures de travail, 8349 récréations parfaites, 325,379 *Ave Maria*.

Places de Semaine.

PHILOSOPHIE.

Morale. — 1^{ers} L. Cousineau, T. Nepveu et L. Valiquet ; 2^e L. Boissonneau ; 3^e A. Péladeau.

Mécanique. — 1^{er} T. Nepveu ; 2^e L. Cousineau ; 3^e M. Desjardins ; 4^e A. Gaboury.

RHÉTORIQUE.

Discours français. — 1^{er} H. Vachon ; 2^e C. Leduc ; 3^{es} E. Coursol, T. L'Écuyer et E. Tellier.

Version Latine. — 1^{er} C. Leduc ; 2^e H. Vachon ; 3^e Martel ; 4^{es} T. Coursol, T. Jasmin et A. Gaudet.

Version grecque. — 1^{ers} E. Teller et H. Vachon ; 2^e Martel et E. Coursol ; 3^e T. Jasmin ; 4^e J. Blais.

SECONDE.

Composition française. — 1^{er} E. Monet ; 2^e P. McGinnis ; 3^e A. Jasmin ; 4^e E. Ostiguy.

Version latine. — 1^{er} E. Ostiguy ; 2^e H. Roy ; 3^e D. Dubois ; 4^e R. MÉRIZZI.

Version grecque. — 1^{er} A. Jasmin ; 2^{es} C. de Martigny et A. Cloutier ; 3^e H. Roy ; 4^e E. Ostigny.

TROISIÈME.

Version latine. — 1^{er} J. B. Jodoin ; 2^e J. Duquette ; 3^e F. Latulippe ; 4^e Ph. Roch.

Prosodie latine. — 1^{er} J. Duquette ; 2^e H. Marien ; 3^e J. B. Jodoin ; 4^e G. Langlois.

Histoire du Moyen-Age. — 1^{er} H. Marien ; 2^e F. Latulippe ; 3^e G. Langlois ; 4^e J. Duquette.

QUATRIÈME.

Thème latin. — 1^{er} A. Nepveu ; 2^e D. Sigouin ; 3^e A. Desjardins ; 4^{es} E. Gravel, Z. Gagnier et C. Laroque.

Version latine. — 1^{er} E. Gravel ; 2^e Z. Gagnier ; 3^e A. Moncion ; 4^{es} A. Nepveu et O. Thérien.

Histoire romaine.—1^{er} D. Sigouia ; 2^e A. Moncion ; 3^e E. Gravel ; 4^{es} A. Nepveu et O. Thérien.

CINQUIÈME.

Version latine.—1^{er} A. Valiquet ; 2^e J. Merleau ; 3^e J. Gagnon ; 4^e O. Proulx.

Mémoire.—1^{ers} A. Beaudin, J. Merleau et E. Joannet ; 2^e A. Valiquet ; 3^e B. Benoit.

Anglais.—1^{ers} J. Merleau et A. Valiquet ; 2^e E. Joannet ; 3^{es} J. Gagnon, C. Kelley et A. Chaput.

SIXIÈME.

Version latine.—1^{er} L. Séguin ; 2^{es} J. Danis et G. Boisseau ; 3^{es} G. Boissonneau et W. Dion ; 4^e D. Marsil.

Mémoire.—1^{er} G. Boissonneau ; 2^{es} E. Béchard et J. B. Turcot ; 3^{es} S. Bouvret et J. Danis ; 4^e W. Forget.

Arithmétique.—1^{ers} S. Bouvret et W. Dion ; 2^e J. Danis ; 3^e A. Cloutier ; 4^e L. Trudeau.

Notes de conduite pour le mois de Février 1883.

PARFAITEMENT BIEN :

MM. E. Graton, T. Nepveu, L. Boissonneault, W. Holland, E. Coursol, C. Leduc, T. L'Ecuyer, A. Martel, G. Alarie, J. Casey, J. C. Dunn, A. Graton, J. B. Jodoin, A. Charbonneau, F. Labonté, C. Poissant, A. Préfontaine, O. Simard, J. Chaumont, B. Benoit, A. Beaudin, A. Gagnon, A. Marchand, J. Brazeau, E. Campeau, P. Legault, H. Joannet, E. Béchard, M. Brière, N. Dubois, J. Graton, G. Pilon, A. Brisebois.

TRÈS BIEN.

MM. U. Brûlé, U. Forget, W. Gadbois, A. Péladeau, H. Sanche, T. Théorêt, J. Valiquet, J. Blais, T. Jasmin, C. O'Hare, H. Vachon, J. Campeau, O. Cloutier, A. Lessard, E. Monet, D. Plouffe, H. Roy, A. Aubry, O. Graton, P. Roch, F. Jasmin, J. Boisseau, L. Gagnon, D. Ladouceur, D. Nepveu, A. Ouimet, A. Champagne, A. Arbour, L. Bergevin, P. Chapleau, J. Gagnon, W. Jarry, C. Kelley, J. Merlot, E. MÉRIZZI, J. Ouimet, J. Therrien, B. Wilson, M. Leguerrier, D. Boyer, S. Bouvrette, A. Cloutier, J. Danis, N. Forget, A. Lefebvre, A. Renaud, L. Séguin, L. Trudeau, A. Trudeau, G. Boisseau, A. Jasmin, W. Maisonneuve, U. Martin.
